

Leila
ou
Nouvelles d'Algérie

Marie-Hyacinthe Poirier

Marie-Hyacinthe Poirier

Leila ou
Nouvelles d'Algérie

© Marie-Hyacinthe Poirier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8693-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1 – Normandie, septembre 1955

Vingt-quatre heures déjà que la lettre appelant Angelo en Algérie est posée sur la commode. Lui ne la regarde pas, sa femme, Jeanne, fait le choix de détourner le regard. Mais chacun ne peut s'empêcher d'y penser, de ressasser. Vingt-quatre heures d'angoisse, sans un mot possible. Jeanne le fixe, interrogative. Il va pourtant bien falloir l'ouvrir. Mais, incapable de s'y confronter, le jeune homme sort. Elle le regarde s'éloigner vers la falaise. Lui, grimpe et regarde le soleil déjà haut au-dessus de la plage du Fourneau. C'est de cette falaise que ses grands-parents ont entendu les premiers fracas de bombes le jour du débarquement en 1945. Ils le lui ont assez dit. « Ils sont venus par le Fourneau ». Il serre sa veste, mais la glace qui l'enserme ne doit rien à cette fraîcheur d'un matin de septembre. Il s'assoit au bord et frappe de ses poings les rochers pour aider à sortir les sanglots bloqués dans son ventre. En pure perte. Il se lève péniblement. Ses yeux englobent, peut-être pour la dernière fois, la falaise, la plage, le port de Granville. En redescendant jusqu'à la maison, il regarde, déjà nostalgique, les rochers que la baie du Mont Saint Michel laisse à nu. Il réalise, c'est bête, qu'il n'ira pas à la prochaine marée pêcher tourteaux et étrilles avec celle qui lui a transmis cette passion. Il réalise toutes les petites pertes qui vont s'accumuler, au jour le jour. Rentrer dans la maison lui donnerait envie de vomir. Elle, avec ses yeux rouges, son regard de peine. De peine, ou de pitié ? Il devait avoir l'air si terrifié. Oui, de la pitié, sûrement. Quand il était sorti, elle avait eu le temps de crier :

— Angelo, ramène-moi une poule pour le diner.

Il s'était pris ça dans la figure. « Ramène-moi une poule », comme si rien n'était arrivé, ne « lui » était arrivé. Alors, il y va en ricanant. « C'est vrai, on va continuer à manger ». Poussant la petite grille du jardin sans faire de bruit il va vers le poulailler, tentant de repérer la future victime. Il entre, s'appuie contre le grillage et ferme les yeux. La quinzaine de volailles, effarouchée par son entrée, s'est dirigée vers le fond du poulailler en piaillant. Seule, une petite poule rousse ignore sa présence et continue tranquillement de gober des grains de blé. Elle est à portée de main. Angelo se baisse, la prend doucement dans ses bras et enfouit sa tête dans le cuivre lumineux. Elle est jeunette, toute légère et duveteuse ; sa

crête est à peine formée. Elle est douce, consentante. Le jeune normand a un frisson de bonheur. Ça aide aux sanglots. Ils ne sont plus très loin. Ses mains remontent le long du corps de la Roussette, en la massant, et s'arrêtent sur le cou si fin, là où commence la collerette d'un roux un peu plus foncé. Il la serre fort contre sa poitrine, pleurant à sec. « Nom d'un chien. Mon père vient de revenir de la guerre. Ils peuvent pas nous foutre la paix ? ». Sa femme est sortie dans la cour pour l'appeler.

Au son de l'appel de sa femme, les muscles du jeune homme se détendent mais lorsqu'il ouvre les mains, la petite poule est inerte. Il regarde le corps sans vie qui paraît si minuscule entre ses doigts. C'en est trop. Le tsunami est là. Les sanglots partent du ventre et remontent le long des côtes. Il étouffe ses gémissements dans les plumes de la poule, bouche grande ouverte, laissant larmes et salive ruisseler le long du petit corps.

Jeanne tourne en rond dans la cuisine, attendant que son mari lui rapporte un poulet. Ils mangeront seuls ce midi. Au moins, préparer le repas l'occupera. La journée d'hier leur a suffi en émotion.

La jeune femme a fini en juin l'école normale d'instituteurs et vient d'ouvrir sa lettre de nomination. En se mariant rapidement, les jeunes gens avaient espéré une mutation en Normandie. Mais non. La déception en rajoute à la peur. Comment le laisser partir, son beau brun aux yeux verts, dont le père, Umberto, venu d'Italie dans les années trente, parle avec un accent épouvantable et délicieux. Elle en reconnaît quelques nuances dans la voix de son mari, mais surtout ne pas le lui faire remarquer. Sa mère, Rose, avait décrété que ses enfants étaient français et qu'ils ne parleraient que le français. L'accent du père s'était cependant frayé un petit chemin.

— Angelo !!!!

— J'arrive !

Lui se lève d'un bond, revient vers la maison, le petit corps sans vie pendant au bout de son bras.

Elle, voit la poule ; lui, voit la lettre qu'elle tient entre ses mains. « La Roussette ? » Lui fait oui de la tête, honteux. « Ta nomination » ? « À Nanterre, près de Paris ; bon sang, tu vas partir et je me retrouve au bout du monde, seule ». Sa voix est défaite.

Ils ne savent pas encore que Nanterre est déjà la base de bidonvilles où sont et seront entassés les immigrés ; beaucoup d'algériens, mais aussi beaucoup d'européens, polonais, espagnols, italiens. Dès le début de la guerre, Les Harkis, musulmans algériens qui refusent l'indépendance de l'Algérie et veulent être français à part entière, ont déjà émigré. A la fin, ceux qui n'ont pas été tués par les rebelles, viendront pour certains vivre en France.

Angelo soupire.

— Nanterre ? C'est bien loin. D'autant que je serai à la guerre.

Jeanne tente de le rassurer ou de se rassurer ?

— Ne parle pas comme ça. Ce n'est pas la guerre. Il s'agit de pacification, non ?

Elle-même s'étonne de prononcer ces mots. Elle se ficherait bien une claque. Il sursaute.

— Tu rigoles, Jeannette ? Et le fils de l'épicier, qui a sauté sur une grenade, dans un trou ? Tu appelles ça de la pacification ? Vu ce que ça a donné en Indochine. On a bien perdu. Les Fellaghas, ils ne veulent pas être pacifiques, ils veulent être libres, et ce n'est pas moi qui le leur reprocherais. **(Ça,)** je veux bien apprendre à lire aux gamins, puisqu'on est censé instruire et soigner les populations, mais je ne veux pas me battre. Ça non.

Quel sens ont ces combats dans cette lointaine province ? Son père s'était échappé d'une ferme en Allemagne où il était prisonnier depuis deux ans. Et lui repartirait pour dix-huit mois au minimum, probablement dans les montagnes Kabyles, impraticables et hostiles, où le maquis des moudjahidines est le plus installé ?

La jeune femme a pris lentement le corps sans vie de la roussette à qui elle venait de donner son grain préféré, se retourne pour ne pas montrer à son mari à quel point cela l'achève, et commence à la plumer. Il savait bien, pourtant, qu'elle adorait cette petite poule effrontée qui la faisait rire. Il part dans dix jours.

2 - Vingt-quatre heures avant

Il était dix heures.

— Angelo ! La lettre ! La lettre !

Le facteur a jeté son vélo dans la cour, est entré dans la cuisine et s'est affalé sur une chaise, suivi par un quart du village qui a compris en voyant Michel foncer sur son vélo.

— Merci.

C'était peut-être court comme accusé de réception pour un type qui me tendait la lettre qui m'envoyait en Algérie. Michel est resté là, comme une andouille, la lettre dans la main, que je ne prenais pas. J'ai juste dit « Merci ». J'ai fait entrer Michel, j'ai posé une tasse de café et une tartine beurrée devant lui, la lettre toujours à la main, comme collée. Jeanne avait servi le café au reste du groupe qui s'était entassé dans la petite cuisine. On gardait le nez dans sa tasse en touillant silencieusement. Ma femme a dit :

— Vas-y ouvre ta lettre, Ange !

J'ai pris la lettre en tremblant. Ça devenait vrai. On a beau savoir, ça fait un choc. Puis, non, je n'ai pas pu ; je l'ai reposée sur la table. Elle trônait comme un objet sacré, ou maudit. Comme je ne l'ouvrais pas, chacun y est allé de ses commentaires. Onze heures. Le verre de vin avait pris le relais du café. L'instituteur de la ville voisine a commenté les nouvelles :

— Il n'y a pas que des appelés. Vous avez vu le nombre de rappelés aussi ? À Rouen, le 406^{ème}, il paraît qu'ils criaient : Le 406 ne partira pas, ils chantaient l'Internationale. Un vrai bazar ! Surtout ceux qui revenaient d'Indochine. Ils veulent pas repartir. Ils ont fait famille. Ça suffit bien !

Un ami de Jeanne, jeune diplômé comme elle, est intervenu.

— La semaine dernière, j'étais chez mes parents à Paris, ça manifestait aussi à la gare de Lyon. Les soldats criaient : La quille ! La quille ! Mes parents ont eu les jetons. A un an près, mon jeune oncle Robert partait. Ma mère était dans tous

ses états, vous pouvez me croire.

Un autre :

— tu parles qu'on veut pas remettre ça ! Et pourquoi, bon dieu, aller à la boucherie ?

— Alors, du coup, si je comprends bien, nous, on va à la boucherie, c'est ça ?

La phrase d'Angelo cloue les becs. L'orateur pique du nez en voyant Angelo blêmir. Il trouve un biais pour rassurer le jeune homme.

— Après, y en a qui désertent. Qui vont en Italie et se refont une vie. Mais impossible de revenir, il faut le savoir et en avoir envie. Comment choisir ?

En août, le FLN a poussé à l'insurrection de tout le peuple. Alors, chacun s'est armé et ils ont attaqué les gendarmeries, les commissariats, les casernes. Puis, ça a dérapé complètement. Dans le Constantinois, des massacres d'Européens, y compris les enfants. La répression a été sévère. Dix mille morts du côté algérien. Là aussi, les gendarmes tiraient sur tout ce qui bougeait. Homme, femme, enfant, bête. Il a fallu enterrer les corps au bulldozer.

Après ces massacres, beaucoup de soldats ont été rappelés et les jeunes hommes, dès leur conseil de révision, se sont vus incorporés et envoyés en Algérie. Certains ont manifesté, résisté, déserté. De jeunes appelés français se sont expatriés, se sont déclarés objecteurs de conscience. Quand ils étaient pris, ils étaient emprisonnés.

De leur côté, des soldats algériens de l'Armée Française ont eu à faire un choix aussi. Certains sont partis rejoindre le F.L.N.

Angelo sait bien qu'il pourrait s'exiler. Il pourrait partir avec Jeanne en Italie près de la famille de son père, en Vénétie. Ils habitent un petit village, Abano Terme près de Padoue, que lui-même n'a jamais vu. Mais non, imposer ça à la jeune femme. C'est trop difficile. Et pire ! Son propre père, Umberto, qui a fait la guerre pour la France, comment réagirait-il ? Il le prendrait pour un lâche. Le fils du garde-champêtre est parti avec conviction. De quoi, lui, fils d'émigré, aurait-il l'air ?

La radio qui était restée allumée dans un coin, participe au débat. Depuis quelque temps, la chanson de Mouloudji, « Le déserteur » que Boris Vian avait

créée lors de la guerre d'Indochine revient en force. Tout le monde se tait. Personne n'ose accompagner la chanson :

Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour aller à la guerre
Avant mercredi soir
Messieurs qu'on nomme Grands
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur Terre
Pour tuer des pauvres gens

Angelo, lui, ne sait pas s'il préfère mourir ou s'enfuir, ou tuer. Il n'en peut plus :

— Foutez le camp !

Une fois tout le monde dehors, Angelo est descendu dans la cave de son beau-père et a enfilé les calvas, les uns après les autres. Mais que trouve-t-on dans l'alcool ? Tiens, d'ailleurs, on est en septembre, les pommes sont mûres et à ramasser. Pourrait-il se faire passer pour soutien de famille ? Son père a perdu une jambe à la guerre et le frère de sa mère y est mort. Dans les vapeurs de l'alcool, il rigole. Faut pas pousser.

— Soutien de famille pour faire le calva ! crie-t-il.

Angelo est allongé sur le sol, hilare. En haut, Jeanne pleure dans la cuisine.

3 -

L'Al Jazair, septembre 1955

Elle, n'arrive pas à lâcher les bras de son mari. Lui, parle dans les cheveux blonds de sa femme qui a enfoui sa tête dans la vareuse rêche. Il la serre par la taille.

— N'insiste pas, Jeannette, je ne veux pas que tu m'accompagnes à la gare. Je veux juste te regarder dans cette maison, je veux revoir dans mes rêves, chaque image de toi ici. Le chat étalé sur le fauteuil, les parents qui viennent manger. Sur un quai de gare, je ne supporterais pas de te voir pleurer au milieu de tous les troufions. Je t'écrirai tous les jours. L'oncle Jules est déjà là, c'est lui qui m'accompagne à la gare de Granville. J'ai interdit à maman de venir aussi. Vous viendrez me rechercher.

L'arrivée à la gare de Lyon est épouvantable. Les familles sont là ; les adieux sont pénibles. Le jeune homme se félicite d'avoir refusé que ses « femmes » l'accompagnent. De plus, impossible d'avancer. Une fois dans le train, les jeunes soldats qui parlaient fort sur le quai pour tromper leur angoisse, se sont tus. Il y a des gars qui viennent de partout. Ils commencent timidement à échanger leur nom et surtout leur « pays ». Alsaciens, parisiens, bretons ; ouvriers, vigneron, lettrés, pas de différence. Ils sont dans la même galère. Au bout de trois heures de route, deux hommes ressortent du lot pour Angelo. D'abord parce qu'ils ont passé des heures dans le même wagon, ensuite pour leurs caractères aux antipodes l'un de l'autre, qui l'ont touché. Marcel, le parisien, brut de décoffrage. Dit ce qu'il pense, pense beaucoup, pas toujours au goût du jeune normand. Mais un tel sourire, un tel entrain. Ensuite, Pierre, strasbourgeois. Fils de médecin, lui-même finissant son internat en médecine, soucieux, peu bavard, très humain.

Arrivés à Marseille, au camp Sainte-Marthe, les soldats n'ont eu que quelques jours d'instructions. Six dans une chambrée, sur des lits en fer, les jeunes hommes découvrent une camaraderie qui se veut solide ; celle qu'on partage pour peut-être mourir. Ils se montrent les plaques toutes neuves portant leur matricule, pendues à leurs cous. Un mélange d'hilarité nerveuse et de terreur les tordent. En cas de décès, Le pointillé servira à découper la plaque. Une partie